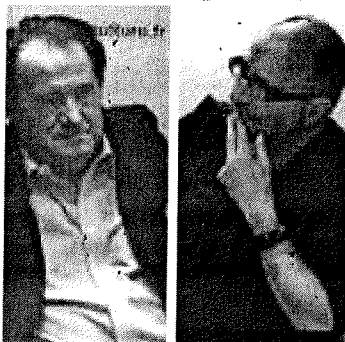


La gauche, le peuple

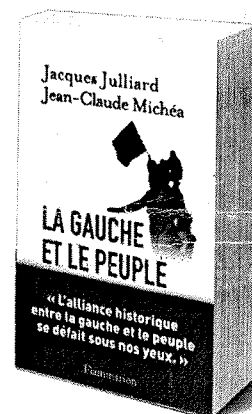


Pour Jean-Claude Michéa, le peuple n'a jamais été « de gauche » que pour autant que celle-ci défendait un socialisme auquel elle était étrangère de par ses origines. S'ils se sont aujourd'hui séparés, c'est que la gauche s'est convaincue qu'il n'y a pas d'alternative au capitalisme libéral. Jacques Julliard en tient au contraire pour un point de vue « continuiste » : le peuple, depuis la Révolution, n'a jamais été étranger à l'idéologie du progrès, son alliance avec

la bourgeoisie progressiste ayant même été le « grand fait politique et social du XIX^e siècle ». La scène ainsi dressée, un dialogue pouvait s'engager par écrit entre les deux auteurs, l'un et l'autre excellents connaisseurs du sujet. Le résultat est tout simplement passionnant. « Que le terme de «populisme», naguère encore indissociable des traditions révolutionnaires les plus estimables, en soit venu à désigner le crime de pensée suprême en dit long sur l'ampleur d'un tel renversement idéolo-

gique », écrit Michéa, qui en appelle à Proudhon pour expliquer le paradoxe d'une « société qui n'a jamais été aussi libérale quant à ses principes économiques, ni aussi à gauche quant à l'évolution de ses mœurs ». Julliard réplique qu'« en France le peuple n'a jamais vraiment prétendu faire son salut tout seul », qu'il a d'ailleurs moins une conscience de classe qu'une « conscience de peuple », et aussi que le progrès technique est « axiologiquement neutre ». Lettre après lettre, qu'il s'agisse de politique (l'administration des choses peut-elle remplacer le gouvernement des hommes ?), d'économie (quelle place accorder à l'axiomatique de l'intérêt ?) ou d'anthropologie (le désir de pouvoir est-il inscrit dans la nature humaine ?), les grands théoriciens sont sollicités, les tournants historiques évalués et scrutés. Érudit, intelligent, amical, voilà l'exemple même de ce que devrait être un débat aujourd'hui. **A. B.**

Jacques Julliard et Jean-Claude Michéa, *La gauche et le peuple. Lettres croisées*, Flammarion, 319 p., 19,90 €.



In memoriam



Gilbert Pérol, un diplomate non aligné

Art tout de subtilité, indissociable de celui d'écouter et de convaincre, nécessitant patience et maîtrise de soi, la diplomatie n'est pas pour autant nécessairement synonyme de soumission et de conformisme, ainsi que pourrait le faire croire l'affligeant spectacle offert par la diplomatie « française » depuis des années. Art politique par excellence, elle peut – elle doit, serait-on même tenté d'écrire – faire au contraire bon ménage avec l'indépendance d'esprit et de caractère, ainsi que l'ont montré tous les grands diplomates. Gilbert Pérol (1926-1995) fut de ceux-là. Ayant commencé sa carrière – au Maroc comme contrôleur civil (1953-1956), l'ayant terminée à Rome comme ambassadeur de France (1988-1991) après avoir été en poste en Éthiopie, en Algérie, en Tunisie et au Japon, il fut aussi conseiller des Affaires étrangères chargé de mission auprès du général de Gaulle (1963-1967), di-

recteur général d'Air France (1974-1983) et secrétaire général du Quai d'Orsay (1986-1988). Il n'a pas laissé de mémoires, mais des articles, de nombreuses notes et une correspondance fournie. C'est une sélection de ces textes que présente, ici, son épouse. L'ensemble constitue un témoignage de première main, en même temps qu'une réflexion de premier ordre sur quarante ans de politique internationale et de politique française, ainsi que sur les prémices du grand basculement civilisationnel qu'allait constituer la mondialisation – dont les bases furent jetées dès les années 1970.

Né en Tunisie, d'ascendance auvergnate, défenseur farouche de l'enracinement, amoureux de la France charnelle, imprégné de son histoire, catholique traditionaliste, Gilbert Pérol fut aussi un ardent défenseur des identités des autres, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et du non-alignement. C'est dire s'il fut en phase avec la politique d'indépendance de De Gaulle, qu'il servit avec ardeur. Il montre dans ces pages qu'ils n'étaient pas si nombreux, du vivant même du Général, à comprendre et à soutenir sincèrement sa vision géopolitique, notamment son retrait du commandement intégré de l'Otan et sa politique arabe, qui dressèrent contre lui les élites économiques. Il montre aussi comment cette géopolitique gaul-

lienne fut ensuite peu à peu détricotée, sous la pression de ces mêmes élites, par les héritiers même du gaullisme à mesure de la mise en place des prémices d'une globalisation qui, souligne Gilbert Pérol, annonçait la « résurgence d'un impérialisme aux cent visages ». Fustigeant la « droite d'argent », il remarquait, en décembre 1973 : « *L'Humanité* [...] , quoi qu'on dise, a la tripe française et sent mieux certaines choses, en politique étrangère, que l'anglo-saxon *Figaro* ». Un mois auparavant, il notait à propos d'une visite à Paris du colonel Khadafi : « *L'Aurore*, naturellement, s'indigne que le chef de l'État libyen soit reçu... comme un chef d'État ! Et *Le Figaro* fait la fine bouche... Sans doute la couleur de sa peau et ses cheveux frisés, à moins que ce ne soit sa religion ou sa langue, auraient dû faire qu'au pays des droits de l'homme ce fils de Bédouins du désert fût reçu à son rang... c'est-à-dire par la porte de service ! » Et, en mai 1977, à propos de Jean d'Ormesson : « Le contentement de soi de l'auteur (*d'Au plaisir de Dieu*) est prodigieux, cosmique ! C'est ce même Jean d'Ormesson, porte-parole des bien-pensants qui, l'année dernière [...], écrivit cet article indécent où il se moquait d'Amin Dada et de ses chapeaux à plumes. J'avais eu envie de lui écrire que l'académicien emplumé qu'il était, était bien mal placé pour parler

plumes au chapeau... Mais le racisme distingué du directeur du *Figaro* avait fait beaucoup rire dans les salons du XVI^e... » La dénonciation du scandale que constitue le martyre du peuple palestinien, la défense d'une Europe européenne, l'amitié nécessaire avec la Russie figurent parmi ses thèmes de prédilection. On y trouve aussi un plaidoyer pour un dialogue des civilisations et bien d'autres choses, comme des odes à la nature dignes d'Henri Vincenot et de profondes réflexions sur les ravages spirituels et sociaux de la modernité occidentale. On est loin, on le voit, des petites brutes molles et hargneuses qui hantent aujourd'hui les couloirs de notre diplomatie.

Christian Brosio

Huguette Pérol, *Gilbert Pérol, un diplomate non conformiste. Écrits et documents (1946-1995)*, L'Harmattan, 308 p., 30 €.

